Wagner

par Jacques De Decker

INÉDIT

folio biographies

Extrait de la publication

FOLIO BIOGRAPHIES

collection dirigée par

GÉRARD DE CORTANZE

Extrait de la publication

Wagner

par

Jacques De Decker

Gallimard

Extrait de la publication

Crédits photographiques :

1 : Archives Gallimard. 2, 3, 8, 11 et 12 : Archives Nationales de la Fondation Richard Wagner, Bayreuth. 4, 5, 7, 9, 10 et 13 : akg-images. 6 : Collection Roger-Viollet. 14 : Rue des Archives/Lebrecht/S. Lauterwasser. 15 : Koen Broos. 16 : BNF. 17 : akg-images/L. Lecat.

© Éditions Gallimard, 2010.

Extrait de la publication

Jacques De Decker est nouvelliste et romancier (*La Grande Roue, Parades amoureuses*, chez Grasset), mais surtout auteur de théâtre : ses pièces ont été jouées jusqu'en Australie. Il a traduit et adapté Shakespeare et Tom Stoppard, Kleist et Schnitzler, Botho Strauss et Hugo Claus ainsi que Woody Allen. Critique littéraire au *Soir* de Bruxelles depuis quarante ans, il est secrétaire perpétuel de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Il est l'auteur du livret de l'opéra de Benoît Mernier *Frühlings Erwachen* d'après Wedekind, qui fut créé en 2007 à la Monnaie à Bruxelles et à l'Opéra du Rhin à Strasbourg. Il a publié dans la même collection une biographie d'Henrik Ibsen.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

« Das über Wagner gedachte steht wie unter einem Bann.
Der Geist hat ihm gegenüber die Freiheit noch nicht gewonnen. »

« La pensée sur Wagner est comme maudite.
L'esprit à son propos n'a pas encore accédé à la liberté. »

THEODOR W. ADORNO
Essai sur Wagner

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Préface

Je vous hais en me prosternant. « *I hate you on my knees*[1] * ». L'homme qui parvient à résumer de la sorte les sentiments mélangés que lui inspire une idole, une « icône », dit-on aujourd'hui, est un musicien, Leonard Bernstein. Et l'objet de son déchirement en est un autre, Richard Wagner. Qu'un artiste puisse inspirer à la fois la haine et l'adoration a déjà de quoi intriguer. Et que cette ambiguïté l'escorte encore près de deux siècles après sa naissance et plus de cent vingt ans après sa mort indique bien que le « Cas Wagner », selon l'expression du plus emporté de ses admirateurs devenu le plus acharné de ses pourfendeurs, Friedrich Nietzsche, n'est pas une affaire classée.

De sorte qu'il est très difficile de dégager Wagner de la masse des discours qui n'ont cessé de proliférer à son propos, et qu'il a d'ailleurs considérablement enrichis lui-même. Car Wagner est le plus disert de ses autocommentateurs. Il se tenait d'ailleurs au moins autant pour un écrivain que

* Les notes bibliographiques sont regroupées en fin de volume, p. 266.

pour un musicien, quoi qu'ait pu en penser, notamment, Thomas Mann, qui prétendit n'avoir jamais jeté un regard sur ses écrits théoriques, ses fameux « traités ». Wagner, à titre de comparaison, a au moins autant disserté sur l'art, la société, la pensée, la culture en général qu'un Bertolt Brecht qui resta au demeurant toujours d'une grande discrétion à son endroit, alors qu'il aurait pu lui être plus férocement opposé. Wagner ne s'est pas contenté d'écrire ses propres livrets, ce qui le distingue déjà radicalement de la plupart de ses pairs, on lui doit aussi nombre d'essais, de discours, d'écrits de circonstance, une autobiographie partielle dictée à sa femme Cosima et une gigantesque correspondance adressée aux destinataires les plus divers. L'ensemble constitue un énorme corpus, dévotement répertorié, de son vivant déjà, par les chercheurs les plus diligents.

C'est que Wagner, familier des mythes, inventeur de quelques-uns d'entre eux (Barthes aurait pu l'appeler « mythotète »), était un mythe lui-même, statut auquel il ne contribua pas pour peu de chose, attachant un soin jaloux à l'édification de son image. En témoigne une anecdote plaisante. Navré, vers la fin de sa vie, que les bustes de lui qui décoraient les auberges et les hôtels de Bayreuth n'étaient pas à son goût, il incita un sculpteur de ses amis dont l'œuvre avait l'heur de lui plaire à offrir aux tenanciers de ces établissements de nouvelles copies de son effigie, en veillant bien sûr à ce qu'on ne sache pas qu'il avait financé l'opération. Passionné, souvent impulsif, Wagner était

Extrait de la publication

aussi méticuleux et des plus organisés. Son écriture en fait foi : les copistes n'eurent jamais de mal à déchiffrer ses partitions, puisque même les élans les plus emportés y étaient calligraphiés avec une tranquille maîtrise.

Tant de soucis mis à se profiler face au public ne manquèrent pas de porter leurs fruits : très vite, Wagner devint un artiste célèbre et controversé au point que, l'année de sa mort, la quantité de publications le concernant se comptait déjà par milliers. Cette production ne cessant d'augmenter depuis, il n'est pas excessif de dire qu'il appartient au cercle très restreint des personnalités majeures de notre civilisation. La plupart de ces textes, remarquons-le, sont engagés. Partisans frénétiques et ennemis résolus s'y répandent en éloges et en invectives, même quand ils se défendent d'y sacrifier. Wagner apparaît rétif à l'approche distante et paisible, il peut même provoquer de spectaculaires revirements. L'archétype de ces tête-à-queue est bien sûr celui de Nietzsche. Mais l'inverse est fréquent : il faut quelquefois avoir détesté cordialement Wagner pour finir par se convertir à lui. De toute manière, il n'est pas simple de l'aborder dans la sérénité. C'est le sens, en tête de cet ouvrage, de la citation d'Adorno, auteur d'un essai célèbre à son sujet : « La pensée sur Wagner est comme maudite. L'esprit à son propos n'a pas encore accédé à la liberté[2]. »

Ce petit livre n'a pas la prétention d'avoir rompu avec cette malédiction. Disons qu'il s'y est efforcé, en se contentant, pour l'essentiel, de narrer une

Extrait de la publication

tumultueuse existence, un parcours d'artiste hors du commun, dont il est stupéfiant qu'une œuvre aussi vaste, cohérente et novatrice ait pu en résulter.

Bruxelles, 13 mars 2010

« Klara, ne pars pas sans moi ! »

L'an 1813 fut décisif pour l'Europe. Les nations sur lesquelles Napoléon avait tenté d'étendre son empire s'étaient coalisées contre lui. Convaincues que son sort avait été scellé au terme de la campagne de Russie, l'Autriche, la Grande-Bretagne, la Prusse et la Suède avaient rejoint le tsar pour mettre fin à sa domination. La soif de libération était telle que, partout, les troupes régulières étaient ralliées par des volontaires, bien décidés à renforcer les armées. Pour tenir tête à cette vague de fond, Napoléon avait décidé de prendre appui sur une ville de Saxe qu'il pensait contrôler : le 2 mai, il investit Leipzig, peuplée de 32 000 habitants, avec non moins de 200 000 soldats. Cette occupation massive déborda sur les villages avoisinants, il va sans dire.

Les alliés réagirent aussitôt : avec quelque 350 000 hommes, Autrichiens, Prussiens et Russes convergèrent vers la ville et l'encerclèrent. Le roi de Saxe, Frédéric-Auguste, resté l'allié de l'empereur, quitta Dresde pour Leipzig et s'établit comme lui dans la somptueuse Maison Thomé, l'édifice qui

Extrait de la publication

dominait la Grand-Place. La résidence comprenait un théâtre et quelques suites d'un luxe inouï.

Il fallut attendre cinq mois avant que l'affrontement ait lieu. Il se produisit le 16 octobre. La bataille de Leipzig dura trois jours et fut surnommée « la bataille des géants » parce qu'elle réunissait les grandes puissances du temps. Elle déploya des moyens sans précédent, fit un monceau de victimes (plus de 70 000 dans le camp français, quelque 55 000 dans celui des opposants), et sonna le glas de l'épopée napoléonienne, que vint ponctuer Waterloo moins de deux ans plus tard.

Elle troubla certainement la paix d'un nourrisson né à Leipzig le 22 mai de la même année. Il était le neuvième enfant des époux Wagner domiciliés au deuxième étage de la maison dite « Au Lion rouge et noir » sur le Brühl, grande rue commerçante de la cité. Le père, Friedrich, greffier haut gradé de la police, avait eu fort à faire durant ces temps pour le moins troublés, d'autant que le maréchal Daoust, chef des armées d'occupation, l'avait beaucoup sollicité en raison de sa connaissance du français. Épuisé, il ne résista pas à l'épidémie de typhus, l'un des dégâts collatéraux de la bataille, qui l'emporta un mois plus tard. Richard fut donc orphelin avant de pouvoir en prendre conscience : est-ce la raison du doute sur leur paternité qui étreindrait tant de ses personnages ? Il perdit aussi sa sœur Theresia, son aînée de quatre ans, d'une maladie infantile causée par les infections consécutives à la bataille. L'enfant

fut suivie dans la tombe par sa grand-mère paternelle quelques jours plus tard.

La mère, Johanna Rosine, prit bientôt le parti de fuir Leipzig, devenue si funeste. Elle alla rejoindre à Dresde Ludwig Geyer, ami proche de la famille, qu'elle épouserait bientôt. Cette union privée préfigura, à très petite échelle, une fédération politique importante des plus vastes : celle des quarante et un États allemands qui, décidée le 9 juin 1815 au terme du congrès de Vienne, entra en vigueur dès après Waterloo. Le roi de Saxe, qui avait été emprisonné en raison de sa collusion avec Napoléon, fut rétabli dans ses fonctions au prix d'une diminution territoriale et engagea pour la ville de Dresde une politique culturelle ambitieuse : le théâtre municipal devint Théâtre royal de la Cour, ce qui valut à Ludwig Geyer, membre de la troupe, de porter désormais le titre de « comédien de la cour royale ». Carl Maria von Weber, le futur compositeur du *Freischütz*, dont des hymnes avaient été scandés par les troupes de la coalition, fut nommé maître de chapelle de la Cour, c'est-à-dire directeur musical de l'Opéra nouvellement fondé. Il était très lié à Geyer, dont il venait régulièrement visiter la maisonnée, et devint bientôt un familier des enfants, notamment du petit Richard.

Tous les membres de la famille avaient la fibre artistique, dont d'ailleurs Friedrich, le père défunt, n'était pas dépourvu. Il avait des dispositions de chanteur et d'acteur, qu'il exerçait dans des troupes d'amateurs, au point d'en négliger sa famille et même ses fonctions. Son ami Geyer, futur second

époux de sa femme et père adoptif de Richard, artiste professionnel aussi doué pour le théâtre que pour le chant, la peinture ou la littérature, avait pris l'habitude de tenir compagnie à Johanna, alimentant de la sorte bien malgré lui la rumeur selon laquelle il aurait été le père naturel de Richard. Rien jamais ne permit de le prouver, et Wagner lui-même, dans son autobiographie, estimera que les liens que Geyer, à qui il était très attaché, entretenait avec sa mère ne relevaient de rien d'autre que, selon l'expression goethéenne, d'« affinités électives ».

Sur les origines de la mère elle-même, les spéculations semblent, en revanche, beaucoup plus fondées. Elle était née à Weissenfels, localité éloignée d'une trentaine de kilomètres de Leipzig, sur la route de Weimar. C'est là que vivaient les Hardenberg, donc aussi le poète qui avait pris le pseudonyme de Novalis. Ce membre illustre de la non moins illustre famille y était mort en 1801. Curieusement, Johanna n'avait pas été élevée par ses parents, le boulanger Johann Gotlob Pätz et Dorothea Erdmuthe, née Iglish, fille d'un tanneur. Raffinée, très cultivée, elle resta toute sa vie marquée par son éducation dans un pensionnat de Leipzig réservé à de jeunes aristocrates. Elle devait ce privilège, disait-on dans la famille, aux libéralités d'un « ami de son père ». Les généalogistes purent identifier ce protecteur : il s'agissait du prince Frédéric-Ferdinand-Constantin, frère de Charles-Auguste, le grand-duc de Saxe-Weimar, ami de jeunesse et grand bienfaiteur de Goethe. À quinze ans, il aurait

Extrait de la publication

engrossé Dorothea, déjà mariée au boulanger Pätz, et veillé à l'éducation de l'enfant, née le 19 septembre 1778 (ou 1774, selon les sources) qui quitta justement cet établissement d'élite en 1793, année de la mort du prince qui aurait été l'auteur de ses jours. Selon le précepteur de celui-ci, le major von Knebel, lui aussi ami très proche de Goethe, le prince Constantin se distinguait par son goût de la lecture, de l'écriture, de la musique et des jolies femmes, fussent-elles d'âge mûr…

Mais même sans cette ascendance, le jeune Richard aurait baigné dans la culture. Non seulement ses parents avaient la fibre artistique (plus prononcée chez son père adoptif, mais déjà très présente chez Friedrich Wagner), mais tous ses frères et sœurs exercèrent des professions artistiques ou limitrophes. Deux de ses sœurs, au surplus, épousèrent les frères Brockhaus, dont l'un était philologue et l'autre fondateur de la fameuse maison d'édition qui porte toujours son nom.

Le petit Richard ne manifesta pas pour autant, malgré cet environnement très propice, des dispositions précoces. À la différence de Mozart ou de son futur beau-père Franz Liszt, qui était déjà un soliste reconnu internationalement à l'âge de neuf ans, il n'était pas à proprement parler un prodige, bien qu'il fît à quatre ans ses débuts au théâtre, figurant un ange aux ailes cousues dans le dos. Pour cette prestation dans une œuvre de Carl Maria von Weber montée au Hoftheater de Dresde, il avait reçu en guise de cachet un bretzel.

Son beau-père, qui avait veillé à cet engagement,

Extrait de la publication

lui facilitait l'accès aux représentations, auxquelles son frère Albert, de quinze ans son aîné, et ses sœurs Luise et Rosalie apportaient leur concours. Aussi, trois ans plus tard, le 19 septembre 1820 très exactement, le petit Richard se vit-il confier son premier rôle parlé, celui du fils cadet de Guillaume Tell dans la pièce de Schiller, toujours au Hoftheater. Sa sœur Klara jouait son frère aîné. Il devait, comme celui-ci s'éloignait, adresser à sa mère cette unique réplique : « Mère, je reste avec toi. » Mais voyant sa sœur gagner les coulisses, il sortit à sa suite, en s'écriant : « Klara, ne pars pas sans moi[1] ! » Ce fut son premier succès public.

Le même mois, il se trouve confié pour son éducation au pasteur Christian Ephraïm Wetzel, qui l'admet dans son internat à Possendorf, à trois heures de marche de Dresde. Sa mère s'était-elle souvenue de sa propre formation en suivant le conseil de son mari, qui appréciait cette institution privée fréquentée par des enfants de la bonne société ? Richard y fut surtout passionné par les récits que lui faisait son professeur de la vie de Mozart, des combats que menaient les Grecs pour s'émanciper des Turcs, et de la singulière aventure de Robinson Crusoe. Mais il ne bénéficia que durant un an de cet enseignement. En septembre 1821, son beau-père Geyer, atteint d'une pleurésie, était à l'article de la mort. Richard put encore, revenu en hâte de Possendorf, lui interpréter une mélodie au piano, se fiant seulement à son oreille, car il n'avait jamais été initié à cet instrument, ce qui fit dire au moribond, reposant dans la pièce à

côté : serait-il doué pour la musique ? Dans son autobiographie, Wagner fait un sort à cette phrase, il va sans dire.

Devenue veuve à nouveau, Johanna n'avait plus les moyens de rémunérer le pasteur Wetzel. Richard fut alors recueilli par un frère du défunt, Karl Geyer, orfèvre à Eisleben, ville natale de Luther, qui avait déjà pris son frère aîné, Julius, en apprentissage. La mère Geyer vivait encore dans l'ignorance de la mort de son fils, et il fut convenu que la nouvelle lui demeurerait épargnée. Richard eut donc comme instruction de parler de son père adoptif comme s'il était encore de ce monde, ce dont il s'acquitta avec zèle durant les quelques semaines où l'aïeule lui survécut.

Hormis ce pieux mensonge, Richard conserva d'Eisleben le souvenir du passage d'une troupe d'acrobates qui le fascina tellement qu'il n'eut de cesse de les imiter. Dans la famille, il se distingua bientôt par la joie qu'il prenait à marcher sur les mains, ou à glisser du haut en bas de la maison sur la rampe de l'escalier. Il s'exerça au funambulisme, talent qui lui resta longtemps : lorsque, quelque quarante ans plus tard, Villiers de L'Isle-Adam vint lui rendre visite à Neufchâtel en compagnie de Catulle Mendès et de Judith Gautier, la fille de Théophile, ils le virent encore capable de grimper avec adresse au sommet d'un arbre !

Mais, une fois encore, il ne pourrait bénéficier plus d'un an de ce nouveau type de formation : Karl Geyer s'étant marié, son épouse refusa de s'encombrer d'un enfant. Entre-temps, par bonheur, sa

Extrait de la publication

mère vivait dans des conditions moins précaires, Rosalie et Klara, les sœurs de Richard, commençaient à subvenir à leurs besoins. L'une rapportait ses gages de musicienne, l'autre faisait désormais partie de la troupe du Théâtre italien de Dresde et avait ébloui la critique en débutant dans la *Cenerentola* de Rossini. Sa jeune renommée attirait des hôtes de marque dans la maison Geyer, à commencer par un habitué, Carl Maria von Weber, désormais auréolé de l'extraordinaire accueil fait à son *Freischütz* à Berlin et à Dresde. On débattait beaucoup, dans le sillage de ce succès, des vertus d'un opéra allemand qui romprait avec la mode italienne : le jeune Wagner ne perdait pas une miette de ces conversations.

Curieusement, sa mère conservait la crainte que son cadet, à l'instar de ses frères et sœurs, n'embrasse lui aussi une carrière artistique. Aussi l'inscrivit-elle à l'École de la Croix, un établissement d'enseignement général, en menaçant de le maudire s'il s'aventurait dans le théâtre. Le malheur pour la veuve Geyer fut que Richard put voir une représentation du *Freischütz*. Ce fut l'éblouissement. Weber, qu'il avait déjà eu l'occasion de côtoyer, devint son idole, et il obtint du compositeur, ami de son beau-père décédé — dont il portait à présent le nom — le libre accès à l'opéra qu'il dirigeait. Ces visites l'emplissaient d'un bonheur qu'il analysa plus tard dans le récit de sa vie :

> Ce qui m'attirait au théâtre, et j'entends par là aussi la scène, les coulisses et les loges que la salle de spectacle, c'était moins

Extrait de la publication

Rimbaud, par JEAN-BAPTISTE BARONIAN

Shakespeare, par CLAUDE MOURTHÉ

Stendhal, par SANDRINE FILLIPETTI

Jacques Tati, par JEAN-PHILIPPE GUERAND

Tchekhov, par VIRGIL TANASE

Toussaint Louverture, par ALAIN FOIX

Van Gogh, par DAVID HAZIOT. Prix d'Académie 2008 décerné par l'Académie française (Fondation Le Métais-Larivière)

Verlaine, par JEAN-BAPTISTE BARONIAN

Boris Vian, par CLAIRE JULLIARD

Léonard de Vinci, par SOPHIE CHAUVEAU

Wagner, par JACQUES DE DECKER

Andy Warhol, par MERIAM KORICHI

Oscar Wilde, par DANIEL SALVATORE SCHIFFER

Virginia Woolf, par ALEXANDRA LEMASSON

Tennessee Williams, par LILIANE KERJAN

Stefan Zweig, par CATHERINE SAUVAT

Wagner
Jacques De Decker

Cette édition électronique du livre
Wagner de Jacques De Decker
a été réalisée le 22 février 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070346998 - Numéro d'édition : 151962).
Code Sodis : N47188 - ISBN : 9782072425110
Numéro d'édition : 231276.

Extrait de la publication